

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 42

Artikel: Onna consolachon
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Amis de la liberté et de la paix. Il y a deux ans, dans votre première assemblée à Genève, j'adressais, du fond de la mort morale ou tout semblait plongé, un appel à la conscience humaine et je la conjurais de sortir de la nuit, de venir en aide à ceux qui s'obstinent encore dans le combat de la justice et du droit. Aujourd'hui, je salue le réveil de cette conscience. Le monde peut croire qu'il sort d'un rêve monstrueux ou qu'il avait bu un breuvage empoisonné. Je le veux bien, ce sera là son excuse. L'orgie est près de finir, le jour va paraître et je vois une main écrivant sur les parois de la salle du festin: Liberté, Paix et Vérité dans l'universelle justice. Vous inaugurez cette ère nouvelle par de grandes pensées et en préparant l'organisation nouvelle de la société. Comment y concourir? Comment préparer un état de choses auquel s'opposent les maîtres du monde? Déjà il est heureux de savoir que les peuples veulent la paix autant que les souverains veulent la guerre; mais il y a de grands progrès à faire encore avant que la paix devienne le patrimoine de l'humanité. Non-seulement les peuples s'ignorent, mais encore ils se méconnaissent, parce que leurs maîtres les divisent. C'est pourquoi on les voit, Allemands contre Bohèmes, Russes contre Polonais, Français contre tous (*bravos*); mais le jour est prochain où aucune nation ne sera opprimée sans que cela soit un deuil pour toutes.

Ne souffrons pas que l'on dise plus longtemps d'un peuple pris nuitamment au piège, qu'il n'était pas fait pour la liberté et qu'il n'a que le gouvernement qu'il mérite.

Ces paroles, qu'on entend souvent en Europe, sont injustes et mal fondées; si elles se répétaient plus longtemps, ce serait un délit de lèse-humanité. On deviendrait indifférent au malheur d'autrui et l'on se préparerait à subir le joug commun.

On attribue aux peuples bien souvent les idées de leurs souverains; ainsi on a fait croire aux Allemands que les Français ne demanderaient pas mieux que de leur faire la guerre et qu'ils se précipiteraient comme de véritables barbares pour ravager le monde. Je suis étonné, messieurs, que de pareilles allégations soient accueillies avec si peu de défiance; cela ne trouve sa raison d'être que dans les gouvernements militaires qui nous régissent; de là ces idées fausses que les peuples s'attribuent les uns aux autres. C'est à vous, messieurs, de dissiper ces ombres, de montrer à tous qu'ils n'ont qu'un ennemi, le despotisme. Faites la lumière entre les peuples et vous ferez en même temps la prospérité et la paix. (*Applaudissements prolongés.*)

Voici également les conclusions du rapport de M. Lemonnier, sur la troisième question indiquée au programme: « Quels sont les moyens de faire disparaître tout antagonisme économique ou social entre les citoyens? »

Les conditions politiques suivantes sont indispensables pour qu'une réforme économique puisse être efficace: 1° Le gouvernement républicain fédératif; 2° les lois votées directement par le peuple; 3° L'enseignement obligatoire et gratuit pour la partie éducative; gratuit à tous les degrés, pour les deux sexes; 4° l'abolition des armées permanentes remplacées par les milices; 5° l'abolition de tous les impôts indirects et leur remplacement par l'impôt direct et progressif.

Les mesures économiques les plus urgentes sont: a) L'abolition de tout monopole industriel et spécialement des monopoles de transport; b) dans tout ordre de travail, l'intervention du législateur en vue d'écarter toute réglementation particulière de nature à porter atteinte aux principes fondamentaux du droit commun; c) l'établissement de syndicats pour les ouvriers de tout ordre aussi bien que pour les patrons.

Enfin, pour terminer, voici la lettre par laquelle Victor Hugo remerciait le comité d'organisation du congrès de lui avoir conféré la présidence d'honneur:

ADRESSE DE VICTOR HUGO AU CONGRÈS DE LA PAIX.
Bruxelles, 5 septembre 1869.

Concitoyens des Etats-Unis d'Europe,

Permettez-moi de vous donner ce nom, car la République européenne fédérale est fondée en droit en attendant qu'elle soit fondée en fait. Vous existez.

tez, donc elle existe. Vous la constatez par votre union qui ébauche l'unité. Vous êtes le commencement du grand avenir.

Vous me conférez la présidence honoraire de votre congrès, j'en suis profondément touché.

Votre congrès est plus qu'une assemblée d'intelligences; c'est une sorte de comité de rédaction des futures tables de la loi. Une élite n'existe qu'à la condition de représenter la foule; vous êtes cette élite là. Dès à présent, vous signifiez à qui de droit que la guerre est mauvaise; que le meurtre, même glorieux, fanfaron et royal, est infâme; que le sang humain est précieux, que la vie est sacrée. Solennelle mise en demeure.

Qu'une dernière guerre soit nécessaire, hélas! je ne suis, certes, pas de ceux qui le nient. Que sera cette guerre? une guerre de conquête. Quelle est la conquête à faire? la liberté.

Le premier besoin de l'homme, son premier droit, son premier devoir, c'est la liberté.

La civilisation tend invinciblement à l'unité d'idéologie, à l'unité de mesure, à l'unité de monnaie, et à la fusion des nations dans l'humanité, qui est l'unité suprême. La concorde a un synonyme: simplification; de même que la richesse et la vie ont un synonyme: circulation. La première des servitudes, c'est la frontière.

Qui dit frontière, dit ligature. Coupez la ligature, effacez la frontière, ôtez le douanier, ôtez le soldat; en d'autres termes: soyez libres; la paix suit.

Paix désormais profonde. Paix faite une fois pour toutes. Paix inviolable. Etat normal du travail, de l'échange, de l'offre et de la demande, de la production et de la consommation, du vaste effort en commun, de l'attraction des industries, du va-et-vient des idées, du flux et reflux humain.

Qui a intérêt aux frontières? les rois. Diviser pour régner. Une frontière implique une guérite, une guérite implique un soldat. *On ne passe pas*, mot de tous les privilèges, de toutes les prohibitions, de toutes les censures, de toutes les tyrannies. De cette frontière, de cette guérite, de ce soldat, sort toute la calamité humaine.

Le roi, étant l'exception, a besoin pour se défendre du soldat, qui, à son tour, a besoin du meurtre pour vivre. Il faut aux rois des armées, il faut aux armées la guerre. Autrement leur raison d'être s'évanouit. Chose étrange, l'homme consent à tuer l'homme sans savoir pourquoi. L'art des despotes, c'est de dédoubler le peuple en armée

— Je va dan vò lo vesin et là raconte cein que l'einnouyve, tot tristo quémét bin vo pouède cràire.

— Eh bin, vâi-to, Abram, que fâ lo vesin, ne t'è dépitâ pas dinse, vu prâo fère tot cein que faut à fère ; n'ausse pas cousin.

— Et la foussa ?

— Deri âo syndico que baillâi lè z'òdre.

— Et lo corbèiard ?

— L'avertetrant assebin : d'ailleu l'è la coumouna que paie.

— Mè foudrà prâo quoque navette ?

— Que nâ, Abram, lo consèt générât a dècidâ d'aboli cillau repè d'einterrâ, rappò à la façon que cein avâi. Ne t'inquièta pas. Va pi à l'ottò.

Et Abram, à mâtî consolâ de peinsâ que n'arâi tot parâ pas trâo de cousin po l'einterrâ, s'ein va, son pâordzo dein la catsetta de son gilet per dèso sa roulière, ein deseint :

— Eh bin ! se la coumouna et lo vesin fant tot po apri-dèman, l'è pardieu bin quemoûdo : dinse, mè, ie n'rè r'è que lo mort àourni !

MARC A LOUIS.



A l'école. — Dis-moi, François, quelles sont les différentes parties qui composent un fruit, une pomme, par exemple ?

— M'sieu, y a... y a... y a la pelure, la chair et le « rongeon ».

Pauvre Rosine ! — Le propriétaire d'une carrière située entre Romont et Bulle reçut, il y a peu de temps, la visite de quelques professeurs lausannois, en passage dans la contrée. Il pensa les intéresser en leur montrant de curieuses pétrifications, recueillies dans sa carrière.

— Jacques, commanda-t-il à l'un de ses jeunes ouvriers, va-t-en dire à Rosine de descendre tout de suite, à la salle à manger, les pétrifications qui sont au grenier.

Lorsque l'entrepreneur et ses visiteurs arrivèrent à la maison, ils trouvèrent, sur le seuil, la pauvre servante tout angoissée :

— Mossieu, faites excuse, Jacques est venu me dire de descendre les fortifications à la chambre à manger. J'ai cherché partout au galetas, mais je n'ai rien trouvé de ça. D'ailleurs, je sais pas bien ce que c'est.

La vie.

Une statistique sur la longévité relative moyenne des principales nations de l'Europe vient d'être publiée. Comme ce travail a été basé sur les divers recensements opérés dans tous les pays au cours des quatre dernières années, les résultats qu'on va lire sont d'une exactitude quasi officielle.

Actuellement, en Europe, les nations scandinaves jouissent de la plus grande longévité relative. Elle atteint cinquante ans pour la Suède et la Norvège, et quarante-neuf ans pour le Danemark.

C'est en Espagne que la durée moyenne de la vie semble descendre à son minimum :

trente-deux ans et quatre mois. L'écart dépasse donc vingt-sept ans et demi — ce qui est énorme — entre les âges moyens extrêmes des Espagnols et des Suédois.

En ce qui concerne les autres pays, la statistique donne les chiffres suivants :

Russie, quarante-six ans ; Angleterre, quarante-cinq ans et trois mois ; Belgique, quarante-quatre ans et onze mois ; Suisse, quarante-quatre ans et quatre mois ; France, quarante-trois ans et six mois ; Autriche, trente-neuf ans et huit mois ; Allemagne, trente-neuf ans, et Italie, trente-huit ans et onze mois.

Trop de zèle.

L'autre nuit, il a brûlé à P... Oh ! peu de chose. Une seule file, sans le secours d'aucune pompe, a suffi pour maîtriser le feu. Au nombre des personnes qui s'occupaient à éteindre l'incendie se trouvait un fort garçon, qui amenait, dans une brouette, l'eau qu'il lançait ensuite sur les tisons. Tandis qu'il s'en donnait, un de ses camarades éteint d'un coup les flammes qui l'éclairaient.

— Hé ! Louis, exclame l'homme à la brouette, tâche-vo de ne pas tant éteindre de ce côté ; on ne voit seulement plus clai pou s'en sortir !

Francoesisch !

Un nouvel hôtel de montagne de la Suisse allemande fait distribuer partout une carte-réclame ornée d'une charmante chromo. Au verso, divers renseignements ; entr'autres, la phrase suivante : « A *jaque* arrivée des *bateaux vapeurs*, on trouve des voitures de l'hôtel et des *chevaux de celles* pour excursions. — Bonne main à volonté. »

La question des domestiques résolue.

Respirez, mesdames, qui vous plaignez de ne plus trouver de servantes modèles, vous allez pouvoir vous passer de ces petites pestes